

chaises. Elle plaça la lampe sur la commode, me recommanda d'avoir soin de l'éteindre avec précaution, et se retira en fermant la porte.

Laisse seul, je me mis à genoux pour faire ma prière, mais un chrétien bien embarrassé, ce fut moi. Jamais, en effet, pareil cas de conscience ne s'était présenté à mon esprit. Quelle prière réciter, celle du matin ou celle du soir ?

D'un côté il me semblait que je devais faire la prière qui précède le coucher, c'est-à-dire celle du soir ; d'autre part, comme il était près de trois heures après minuit, la prière du matin semblait à sa place.

Après y avoir réfléchi, je récitai la prière du matin, à laquelle j'ajoutai un *De profundis* pour mes parents morts. Je dois dire, pour être véridique, que je mis à l'accomplissement de ce devoir plus de bonne intention que d'attention. Je tombais de sommeil et je mourais de froid.

Il était huit heures sonnées lorsque je m'éveillai. Je me rendis à la cuisine et je demandai à une petite servante que j'y rencontrai si M. Mathieu, mon oncle, était levé.

— Si M. Mathieu est levé ! dit-elle, je vous en réponds. Il doit se trouver maintenant à moitié chemin de Sainte-Catherine, où se tient aujourd'hui la foire.

Elle ajouta que mon oncle, ayant appris de mademoiselle Perpétue que j'étais arrivé, avait demandé à me voir ; comme je n'étais pas levé, il était parti pour la foire, en haussant les épaules et prophétisant que je serais un paresseux.

Ce récit de la petite servante me fit faire d'assez tristes réflexions. Mon oncle ne devait guère être indulgent puisqu'il s'étonnait de ne voir pas levé à cinq heures du matin, un enfant de onze ans qui s'était couché à trois heures, après avoir fait en diligence un voyage de cent lieues.

Perpétue arriva, et l'accueil qu'elle me fit n'était pas propre à m'encourager et à me consoler.

Je la trouvai deux fois plus laide et plus aigre que pendant la nuit.

Cette mauvaise humeur va s'expliquer. On se rappelle que je m'étais servi d'une pierre pour me hausser jusqu'au marteau de la porte ; naturellement, j'avais laissé cette pierre à la place où je l'avais mise. Perpétue ayant voulu sortir de bon matin, n'aperçut mon pavé qu'au moment où, son pied l'ayant rencontré, elle tomba tout de son long, moitié sur le trottoir, moitié sur la chaussée. On jugera si sa colère envers moi était naturelle lorsque j'aurai dit qu'elle se cassa dans sa chûte les trois uniques dents qui lui restaient.

De ce moment date l'antipathie qu'elle m'a toujours témoignée.

Un jeune homme du voisinage avec lequel je liai plus tard connaissance me disait en riant comme un fou qu'il n'était pas surpris que mademoiselle Réchigné me gardât une dent.

Ce n'étaient là que des misères et le commencement des tribulations de mon enfance.

(A suivre.)

L'OISEAU BLEU.

J'ai souvenir, une belle matinée de juillet, d'être descendu dans mon jardin au moment où l'aurore de

ses premiers feux illuminait les cimes altières de mes grands chênes. Au milieu d'un parterre de fraises, était un vieux pommier chargé de fruits et de feuilles, et cher à mes enfants pour avoir abrité le berceau de plusieurs générations de rouge-gorges (merles). Un couple de ces aimables oiseaux en avait alors choisi la fourche hospitalière, pour y construire leur nid ; là, sur du fin foin et des mousses pétries de boue, reposaient, doux espoirs de la future couvée, quatre émeraudes. Mes yeux s'y portèrent comme par instinct. La femelle était à son poste, l'œil vigilant ; le mâle, perché sur la plus haute branche d'un grand orme voisin, l'orgueil de Spencer-Grange, roucoulait à sa compagne une de ses cazonnettes les plus tendres. Près du pommier croissait *ni tournesol* dont la corolle, amoureuxment penchée vers l'astre du jour, laissait épanouir une fleur orange, au milieu d'un feston de verdure. A l'extrémité de chaque feuille, étincelaient, saphirs vivants, d'innombrables goûtelettes de rosée ; au centre du tournesol, gisait une ravissante petite créature dont la poitrine et les ailes azurées se détachant de l'acanthé et du vert tendre, miroitaient aux rayons du soleil levant ; le petit *maestro* me salua de quelques roulades mélodieuses, puis il s'envola. J'étais ravi de tant de splendeurs : ce spectacle, que peut-être il ne sera jamais donné de revoir avec une telle mise en scène, m'éblouit par sa magnificence, par la variété et l'harmonie de ses contrastes. Était-ce, me demandai-je, la réalité ou bien une scène féerique des *Mille et une nuits* ?

Aurai-je dû m'écrier, comme jadis Aristophane : "oiseau, ne perds pas de temps, je t'en supplie ; va tout de suite dans le taillis réveiller Progné ! Que l'hymne sacré jaillisse de ton gosier divin en mélodieux soubri ; roulé en légères cadences tes fraiches mélodies." Ce n'était pas une vision de fée, qu'il m'était donné de voir, mais simplement l'oiseau bleu du Canada, dans tout l'éclat de sa livrée printanière, de son costume nuptial.

J. M. LE MOINE.

Le Journal des Familles

PARAIT LE JEUDI

TAUX D'ABONNEMENT

Un an \$1.00 | Trois mois 0.25
Six mois 0.50 | Un mois, (pour la ville), 0.10

Le *Journal des Familles* est en vente dans tous les dépôts de Montréal.

A Québec on peut se procurer notre journal chez M^{rs}. F. Béland, rue et faubourg St. Jean ; L. Drouin et frère, libraires, rue St. Joseph ; E. Desjardins, libraire, rue St. Joseph ; Martineau et Gauvin, libraires et relieurs, enclosure St. Joseph et Grant, à St. Roch ; et chez M^{lles}. Gaston-guy et Vaillancourt, rue St. Valier, St. Sauveur.

Nous vendons le *Journal des Familles* à raison de 16 cents la douzaine, aux marchands de journaux et aux porteurs.

Des impressions de toutes sortes seront exécutées à l'atelier du *Journal des Familles*.

G. A. LAVOIE & C^{ie},
Éditeurs-propriétaires.

Enclosure des rues Dorchester et du Roi, St-Roch, Québec.